

# la terrasse

« La culture est une résistance à la distraction » Pasolini

Théâtre - Critique

## Le roi se meurt d'Eugène Ionesco, mis en scène par Cédric Dorier



©Alan Humerose

**Cédric Dorier livre une mise en scène tonique et ludique de la pièce de Ionesco, en restituant sa portée métaphysique, métaphorique et même prophétique**

On dit qu'avec le soleil, seule la mort ne se regarde pas en face. C'est pourtant ce que fait Ionesco en 1962 au sortir d'une grave maladie, exorcisant son angoisse – en deux semaines d'écriture seulement – dans une pièce qui tient autant de farce que de la métaphysique. Dès le début, les cartes sont abattues : le roi va mourir. Et après tout n'a-t-il pas assez vécu ce vieux monarque égoïste et égocentré, tyrannique et jouisseur, qui pendant quatre cents ans de règne, a davantage pensé à lui et au court-terme plutôt qu'à son royaume, désormais dans un état de délabrement avancé ? Mais est-on jamais prêt à envisager concrètement l'idée de sa propre mort ? « Il n'avait qu'à y penser plus tôt », assène cruellement la reine Marguerite, plutôt que de remettre chaque jour au lendemain son apprivoisement de la mort. Car le lendemain finit par être l'aujourd'hui, contraignant le roi à passer en moins de deux heures par tous les états d'esprit : déni, révolte, découragement, régression, nostalgie, résignation. Si la pièce de Ionesco paraît atemporelle, c'est bien sûr qu'elle nous renvoie à notre propre et universelle finitude. Une éphémérité de la condition

humaine que Cédric Dorier symbolise par un ingénieux décor circulaire pouvant représenter à la fois le royaume, la couronne, une planète, la roue du temps ou pourquoi pas une machine infernale. Mais en mêlant dans le même temps, comme le fait le texte, concrétude des situations et portée métaphysique, comique et tragique, le metteur en scène réussit à souligner particulièrement deux autres aspects de la pièce : celle de la métaphore de la représentation théâtrale, avec une fin qui envoie ostensiblement valser le quatrième mur ; et surtout celle, quasi prophétique chez Ionesco, de notre possible disparition collective, par faute de notre désinvolture à l'égard des ressources de notre planète.

### **Un univers ludique et pop qui stimule le jeu des comédiens**

Même si le sujet est âpre, le metteur en scène s'appuie sur un univers particulièrement ludique et pop : les maquillages sont outrés, les costumes colorés, les perruques extravagantes, accentuant le mélange de solennel et de dérisoire de la pièce. Cédric Dorier va jusqu'à insérer une scène parodiant une comédie musicale (clin d'œil à Jacques Demy) ou à pousser la musique vers le cinéma (clin d'œil à Michael Nyman), ce qui a pour effet de tonifier le rythme et de stimuler le jeu des comédiens, tous très bons. Denis Lavalou compose un roi odieux d'abord, puis terriblement touchant et humain, comme dans la scène où il prend soudain conscience de la valeur de la vie, au point de trouver magnifiques les plus humbles actions de la Bonne – incarnée avec drôlerie par Agathe Hauser. Implacables, la Reine Marguerite (Anne-Catherine Savoy) et le Médecin (Raphaël Vachoux) semblent échappés de l'*Orphée* de Cocteau, guidant le roi vers la mort tandis que la fraîche Nathalie Goussaud (la Reine Marie) lui espère encore une vie aussi rose bonbon que ses habits, et que le garde (Florian Sappey) multiplie les pitièreries. À la fin de la pièce, Cédric Dorier exploite au maximum la pirouette proposée par Ionesco en faisant disparaître le roi. Meurt-il ou se dissout-il dans un univers parallèle ? Bien sûr, on n'aura pas la réponse... du moins de notre vivant !

Isabelle Stibbe